

et connus de l'univers des tranchées. La relation très forte à la religion, traitée dans la quatrième partie, incite l'auteur à se poser la question clef d'une biographie ou d'un portrait : « Julien est-il un cas ? ». En matière de religion, l'intensité de sa pratique, ses références en font un représentant assez typique d'une partie du monde rural breton qui se fie plus à l'Église catholique qu'à la République, qui fonde son patriotisme sur la foi et non sur les principes hérités de 1789.

Julien retrouve la ferme familiale et le travail agricole à l'été 1919. Il se marie en 1923, s'installe près de La Guerche, à Rannée dont il est élu maire en 1936. En septembre-octobre 1939, il est brièvement rappelé sous les drapeaux. À 46 ans, il est « rayé des contrôles ». Il en a fini avec les obligations militaires, mais jusqu'à sa mort, en 1974, la guerre hante sa mémoire.

Le messenger du front oscille entre la présentation, partielle, du témoignage d'un acteur, le récit plus général de la guerre, la transmission d'une mémoire familiale. S'il ne renouvelle pas le questionnaire sur la Première Guerre mondiale, ce livre complète et enrichit la somme des ouvrages consacrés à la « génération du feu ».

Didier GUYVARC'H

Le Morbihan et les Morbihannais en 1914-1918, Vannes, Société polymathique du Morbihan, 2015, 150 p.

La mobilisation des historiens pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 multiplie les recherches à des échelles différentes. Guerre mondiale et guerre totale, la Grande Guerre est revisitée, surtout par l'historiographie anglo-saxonne, du point de vue de ses origines, de sa portée, de son rôle matriciel du ^{xx}^e siècle. À ce grand angle, qui cherche à saisir un panorama, fait face le gros plan qui fouille au plus près des « vies minuscules ». Entre les deux pointes de ce grand compas historique, d'autres échelles sont utilisées comme celle, très classique, de l'État ou de la commune et, plus récemment, celle de la région. Le choix du niveau d'analyse est le plus souvent en rapport avec une problématique qui interroge les relations entre les acteurs sociaux et le territoire : sentiment d'appartenance nationale et régionale, identité locale, solidarités particulières, jeu des mémoires... tout ce qui fait un espace vécu. Le département peut-il être une échelle pertinente pour l'observation d'un aspect particulier de la guerre ? Ou bien n'est-il qu'un cadre documentaire ?

Dans les actes issus de sa journée d'études du 12 novembre 2014, la Société polymathique du Morbihan a retenu, de façon évidente pour elle, l'échelon départemental pour présenter différents aspects de la Première Guerre mondiale. Treize contributions, très différentes par leur objet, leur volume, leur méthode, forment un ensemble hétéroclite qui laisse le lecteur faire son propre chemin, saisir lui-même des thèmes transversaux parmi les textes proposés.

S'il porte son intérêt sur les destins individuels ou les biographies, il pourra découvrir l'action de résistance d'Henri Le Leuch et Louis Busson, que seul leur lieu de naissance ou celui de leur père rattache au Morbihan ; elle est menée dans l'est de la France occupé par les Allemands. C'est aussi le caractère exceptionnel de la vie du docteur Aslanian né à Constantinople et installé à Hennebont en 1895 qui paraît justifier un bref article... qui peine à se justifier lui-même. En revanche, le portrait de l'évêque de Vannes, Alcime Gouraud, mérite toute sa place, eu égard à son action pendant la guerre. L'auteur, l'archiviste diocésain, André Moisan (†), met en exergue les qualités du prélat : « Pensée lumineuse, sens de l'autorité poussé parfois à l'autoritarisme, volonté énergique jusqu'à la dureté, il se montrera actif sur tous les fronts ». Un des fronts que n'aborde pas directement l'étude est celui qui oppose l'évêque à l'État républicain : ainsi en 1915, il passe outre l'interdiction de faire lire la prière pour la paix du pape Benoît XV, « le pape allemand », et défie la censure en utilisant la langue bretonne pour faire connaître ce texte pontifical.

Cette prégnance du fait religieux dans le département est illustrée par un article de Jean-Yves Coulon, qui montre l'importance de la mobilisation des clercs dans l'armée : 800 religieux sont appelés, dont 60 % dans des postes de combat ; 154 perdent la vie au cours du conflit. L'encadrement social par l'Église, qui n'est pas propre au Morbihan, est aussi perceptible dans l'étude de Yannick Rome sur les enseignants et leurs élèves de 1914 à 1918. Dans un département où écoles publiques et écoles privées se partagent à parts égales la population scolaire, la guerre n'arrête pas la rivalité ; elle trouve même un nouveau terrain d'affrontement : celui de l'encadrement des orphelins. À la création en 1915 de l'Œuvre des orphelins de la guerre, pupilles de l'enseignement public du Morbihan, par la directrice et le directeur des deux écoles normales, répond, quelques mois plus tard, la mise en place de l'Association de l'œuvre des orphelins de la guerre dans le diocèse de Vannes.

La sortie de guerre et l'organisation collective du deuil suscitent des initiatives de la part du clergé et des catholiques les plus conservateurs, d'une part, pour reconquérir des positions menacées depuis 1905, d'autre part, pour profiter du « retour à Dieu » que la guerre aurait initié. Jean-Yves Bruzulier, étudiant le cas des monuments aux morts de Riantec et Locmiquélic et surtout la multiplication des commémorations organisées par les anciens élèves du collège Saint-François-Xavier de Vannes, démontre que, derrière les discours qui honorent les morts, il y a surtout une volonté politique de « construire la société d'après-guerre » dans laquelle les catholiques auraient toute leur place au nom du sang versé. Mais n'est-ce pas le propre de toute construction mémorielle que d'utiliser le passé pour le présent ou l'avenir ?

Deux autres articles sur les monuments aux morts pourraient compléter une étude sur le poids de la mémoire au début des années 1920. L'exemple de Plœmeur, observé par Jean-Yves Le Lan, confirme la volonté de rendre hommage au plus vite aux « enfants de la commune morts pour la patrie ». Dès 1921, un monument ancre

symboliquement ces Poilus disparus dans une identité locale marquée par la statue d'une femme en coiffe et des inscriptions bilingues. L'auteur de l'article n'évoque pas une lecture pacifiste possible de ce monument : la femme en pleurs s'agenouille devant des armes volontairement brisées. Le caractère breton de ces mémoriaux est suggéré par Louis Chauris ; il étudie, en géologue, la pierre utilisée qui fait la part belle aux différents granites bretons et à la kersantite de la région brestoise.

L'identité maritime et bretonne du département est affirmée dans son nom. Le Morbihan fait partie d'un front maritime traité seulement par deux contributions. La défense du port de Lorient est abordée de façon très technique par J.-Y. Le Lan. Il inventorie les dispositifs défensifs qui permettent surtout à la ville de protéger ses industries d'armement. L'étude sur les navires et les marins d'Étel et de Port-Louis, menée par Michel Perrin, est une chronologie des fortunes de mer liées aux combats maritimes.

L'« espionite », analysée par Yvonick Danard, peut faire partie de ce parcours maritime. Si cette rumeur, alimentée par la xénophobie, existe partout en France, elle prend dans ce département qui accueille réfugiés et prisonniers non loin des côtes une intensité fantasmagique plus grande, en particulier dans le cadre de la guerre sous-marine à outrance lancée par les Allemands en 1917.

L'article le plus long de cette livraison (25 pages) est consacré aux « Américains du camp de Meucon ». Jean Le Ray a utilisé une documentation à la fois française et américaine pour étudier, d'une part, l'installation et le fonctionnement de la base d'entraînement des *Samies* pendant les six derniers mois de la guerre, les relations entre civils français et soldats américains, d'autre part. Il confirme et conforte les observations déjà faites à propos de Brest-Pontanézen et de Nantes-Saint-Nazaire. L'armée des États-Unis fait très vite de grands travaux pour l'adduction d'eau, les routes, les voies ferrées et la construction d'un hôpital de 700 lits. Cette efficacité participe, dans un premier temps, à construire une image très positive des Américains ; celle-ci pourtant se détériore et les critiques se multiplient sur la violence, l'abus d'alcool, le harcèlement des employées du camp dont seraient coupables les *Samies*. Plus largement, la cohabitation révèle les écarts entre le Nouveau Monde et l'Ancien. Le curé de Grand-Champ écrit en 1918 : « À l'intérieur du camp, ils demandent toutes sortes de commodités, d'avoir sous la main eau, lumière et tout ce que l'on voit dans les grandes villes ». En 1919, un artilleur américain évoque dans un journal local les populations de Coëtquidan : « Les habitants sont attardés et vivent dans de vieilles maisons, ils sont en fait plus pauvres que les habitants de n'importe quelle région française, utilisant des méthodes pour l'agriculture et l'artisanat abandonnées depuis longtemps en Amérique ».

Cette réunion de contributions disparates ne dresse pas un tableau complet du Morbihan pendant la guerre. Elle laisse sur le bord du chemin des acteurs sociaux essentiels : les femmes, les enfants, les permissionnaires, les blessés.

Elle ignore l'économie de guerre. Elle néglige l'action et la production des écrivains morbihannais engagés pour ou contre la guerre (Jean-Pierre Calloc'h, Louis Henrio, Émile Masson ou Marie Lenéru, par exemple). Cependant, le lecteur attentif pourra, dans ce patchwork, rassembler des indices des préoccupations partagées par la population : la terre, Dieu, la mer, les Autres.

Sont-elles différentes du reste de la Bretagne ? Le chantier des niveaux d'échelles et des identités cumulatives reste ouvert.

Didier GUYVARC'H

Krystel GALDÉ, *En guerres. 1914-1918, 1939-1945, Nantes et Saint-Nazaire*, Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne, 2014, 288 p.

Réjane BURKI, Delphine GIRARDIN et Véronique GUITTON, *À l'école de la guerre*, Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne/Archives municipales de Nantes, 2014, 128 p.

Jean-Émile Laboureur, Images de la Grande Guerre, Catalogue de l'exposition du Musée d'histoire de Nantes (17 janvier -26 avril 2015), Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne, 2014, 127 p., ill.

Parmi la floraison d'ouvrages parus à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, certaines initiatives sont heureusement parvenues à trouver l'équilibre toujours délicat entre une iconographie riche et de qualité, une mise en perspective scientifique solide et documentée et des témoignages incarnant une histoire saisie au « ras du sol ». Tels est le cas de trois ouvrages publiés conjointement par les Archives municipales et le Musée d'histoire de Nantes à l'issue d'une série d'expositions consacrées à la Première Guerre mondiale²⁷.

Issu d'une première exposition généraliste, l'ouvrage *En guerres. 1914-1918, 1939-1945, Nantes et Saint-Nazaire*, préfacé par Didier Guyvarc'h, pose d'emblée la question du consentement de l'arrière à la guerre, questionnement fort et générateur de vifs débats depuis les années 1990. Pour autant, cet ouvrage s'apparente davantage à une évocation didactique des différents aspects de la guerre totale, saisie au plus près des gens ordinaires par le truchement de photographies et d'objets mis en perspective par un va-et-vient constant entre synthèse générale et traductions locales, illustrant le jeu complexe des échelles entre contrainte générale et expériences individuelles. L'épreuve du front est esquissée au moyen de photographies et d'extraits de témoignages poignants et presque inédits, ceux de Maurice Digo ayant fait l'objet d'une publication intégrale par l'association Bretagne 14-18.

27. L'ouvrage *En Guerres* traite également de la Seconde Guerre mondiale dans une deuxième partie dont nous avons choisi, faute de compétences particulières sur le sujet, de ne pas faire ici la recension.